

Ma dernière page

Mon cher Journal,
Depuis toujours, au fil de tes pages, j'ai aimé me confier et te conter mes jours.
Aujourd'hui, malheureusement, je viens d'apprendre que mes jours sont comptés.

Cela fait quelques mois déjà que ma santé décline.
Mais, tu sais ce que c'est, on traîne toujours à consulter son médecin. On essaie de se persuader que les douleurs passeront d'elles-mêmes. Et que ces migraines sont certainement dues à la lumière bleue de ces écrans qui ont envahi nos vies et sur lesquels nous passons trop de temps.

Pour satisfaire ma fille qui insistait chaque fois qu'elle me rendait visite, j'ai donc fini par prendre rendez-vous auprès de mon vieux docteur. Au lieu de me rassurer et me donner quelques cachets que je me serais bien gardée d'avalier, il m'a prescrit une batterie de tests et de contrôles en tous genres.

A tel point que, peu de temps après, ma petite fille m'a dit sur un ton triste : j'ai entendu Maman dire à Papa que tu avais passé un *ketchup* complet. Et que c'était un peu grave...

J'ai rassuré cette enfant. Mais, toi, je ne peux pas te mentir.

Une lésion a été décelée dans un recoin de mon cerveau. Bien cachée, semble-t-il, depuis quelques mois. Il faut dire que cette tumeur est bien maligne.

Le neuro-oncologue m'a donné son nom : « glioblastome de grade 4 ».

Je t'avoue que sur le moment, je n'ai retenu que le mot « tumeur ».

Car, souvent, quand tu as une tumeur... tu meurs !

Il était donc impératif de m'hospitaliser au plus vite pour intervenir.

Ma valise fut rapidement remplie du strict nécessaire.

Dès mon arrivée, les soignants ont dégainé leurs seringues pour de nouvelles prises de sang.

A croire que les infirmières sont des adeptes d'Épicure.

Le chirurgien m'a informée du déroulement de l'opération, m'annonçant qu'il allait devoir me plonger dans un coma artificiel, seul moyen, selon lui, d'étudier l'état de mon cerveau.

De retour du bloc opératoire, je suis allongée, totalement inerte, sur mon lit d'hôpital.

C'est étrange, j'entends tout. L'inconvénient majeur, c'est que je suis dans l'incapacité de répondre.

Et ça discute autour de mon lit. Les médecins, les infirmières, ma famille... tout le monde participe.

En revanche, j'ai l'impression que mon ouïe s'est fortement améliorée car je perçois même ce qu'il se dit dans le couloir. Les avis semblent partagés entre ceux favorables à un réveil prochain et d'autres préférant m'envoyer *ad patres*.

Personnellement, je préférerais me réveiller. D'autant qu'aujourd'hui, c'est mon anniversaire.

Et je n'ai pas du tout envie que ce soit le dernier.

Je fête aujourd'hui mes soixante-dix automnes. C'est bien trop jeune pour le grand voyage.

Je suis née « Balance » et je risque donc de mourir « Cancer ».

Certes, je ne suis plus la sexagénaire, qualifiée d'« encore sexy », par mes amis.

Ah... si tu m'avais connue dans les années 1980. A l'époque, j'étais belle et tout le monde me surnommait « Bijou ».

Ce surnom m'avait été donné car je raffolais des bijoux.
Pour être précise, j'aimais les bijoux et les hommes. Plutôt, dans cet ordre.
J'adorais en avoir partout sur le corps. Et là, je ne parle pas que des bijoux.
D'ailleurs, mes amies disaient de moi que j'étais une... croqueuse de dix amants.

Si tu m'avais vue, avec mon look *glam-rock* : des boucles d'oreille dorées, une large ceinture sur une jupe courte, des cuissardes noires. J'avais tout d'une... bottée fatale.
Déjà hyper branchée, même si je dois le reconnaître, j'étais moins branchée qu'aujourd'hui sur ce lit d'hôpital.

Mon cher confident,
Tu le sais, dans ma jeunesse, j'ai fait de belles et nombreuses rencontres.
On m'appréciait pour ma beauté et mon humour.
Autant pour mes jolies jambes que pour mes jeux de mots laids.

Comme beaucoup de femmes des années 80, je l'étais « jusqu'au bout des seins ».

Longtemps, j'ai cherché à rencontrer un « homme d'exception ». Malheureusement, je dois reconnaître que, le plus souvent, je n'ai croisé que des « hommes déception ».

Trop naïve, j'attendais désespérément que l'un d'eux me demande de l'épouser.
Mais, au lieu de me conduire, comme j'en rêvais, vers l'autel, mes amants d'un jour n'avaient de cesse que de m'emmener à l'hôtel.

Comme beaucoup de filles de mon âge, j'étais romantique, rêvant d'un amour éternel.
Nous avons toutes connu les premiers émois des premiers mois.
Cette passion qui nous emporte vers les étoiles. Mais trop vite, la lumière de l'étoile s'étiole.
Au début de toute histoire d'amour, on se veut et on s'enlace, puis au bout de quelques temps, on s'en lasse et on s'en veut.⁽¹⁾

Ainsi, de matin en matin, les petits-déjeuners se succèdent. Au fil des jours, le café que nous avons connu chaud devient tiédasse. De chocolatine en croissant, nos sentiments vont décroissant.
Au fur et à mesure que les mois passent, l'émoi passe.

Heureusement, j'ai vécu ma belle histoire d'amour.
A l'époque, en 1985, j'avais de gros ennuis d'argent.
Théophile était banquier. Il m'avait fait des avances. Je les avais acceptées.

Théophile portait bien son prénom car il était grand amateur de thé.
Pour ma part, j'ai toujours préféré un café bouillant avec un petit morceau de stupre à un chaste thé.
Cet homme me faisait Ô combien de l'effet en retirant les miens.
Je frissonnais chaque fois que Théo ôtait mes bas.
Avec lui, j'étais ravie au lit et ... pas seulement le lundi.
J'ai donc laissé infuser notre amour jusqu'à la naissance de notre fille, Matcha.
Théo était un tendre. J'aimais sa tendresse. J'adorais que durent nos moments doux⁽²⁾.
Ensemble, nous avons vécu de belles et trop courtes années. Jamais, il n'y eut le moindre nuage dans notre ciel de lit.

Mon âme soeur est partie un matin de mai, après une dernière nuit d'amour.
Sur le certificat de décès, le médecin a noté : Cause de la mort : *amouragie* interne.

Théophile avait tout prévu. Il avait mis par écrit, blanc sur noir, ses dernières volontés.
Ainsi, pour son enterrement, cet homme, sans concession, ne voulait pas de tombe.
Et pour que son âme monte plus vite au ciel, il préférait des cendres.

Il ne croyait pas en Dieu.
Cela explique pourquoi, pour la cérémonie, il avait logiquement demandé un service... athée.

Je me souviens de ce matin gris. Nous étions peu nombreux au cimetière de Montmartre.
J'étais dévastée. J'avais perdu mon cher amour. Mon grand amour tenait tout entier dans cette petite urne de marbre gris. Je l'ai prise dans mes bras.
Je regrettais qu'il n'y ait même pas une tombe pour y déposer mes... pleurs.

De longues années plus tard, j'ai cherché à tromper l'absence. Sans y parvenir.
Les hommes ont défilé dans ma vie. Tous les corps de métier ont caressé le mien.
Un cordonnier me roula des galoches. Un psychanalyste russe m'allongea sur son divan terrible.
Un opticien voulut me donner une bonne correction. Un musicien me surnomma sa *Nymphonie* fantastique. Enfin, un cuisinier m'agaça très vite avec ses petites maniques.
Je me suis même piquée un jour d'un toxicomane, pourtant plutôt bon shit bon chanvre.
Et, bien sûr, en automne, je n'ai jamais résisté au plaisir procuré par quelques marins chauds, ah... chauds les marins !

Ces derniers temps, j'étais seule et de plus en plus en panne des sens.
Je me suis alors rendue dans une de ces boutiques spécialisées où l'on découvre à chaque rayon les bienfaits du progrès technique.
Désormais, seule chez moi, je charge mon dernier amour de piles alcalines pour un vibrant câlin.
Et, dans ce monde robotisé, je me satisfais de joindre l'outil à l'agréable.

Je ne cherche plus de compagnon.
Les hommes que je croise sont désormais trop vieux, et je crains la dérive des continents⁽³⁾.
Je vieillis. Mon visage s'assèche. Au fil des jours, il devient de plus en plus... à rides.
J'ai le sentiment qu'après avoir été capable de tout, je ne suis plus bonne à rien.

La preuve, me voici inerte sur ce lit dans cette chambre plongée dans la pénombre.
Il y fait froid, même très froid. Aussi froid qu'à la morgue.
Mais que s'est-il passé pendant que je te racontais ma vie ?
Tout simplement, celle-ci s'est arrêtée. La décision est tombée comme un couperet.
La tumeur est trop importante et les dégâts occasionnés irréversibles.
C'est ce qu'a dit le chirurgien à ma famille avant de proposer de me débrancher.
Une injection dans ma perfusion a produit un lent basculement vers l'éternité et le vide de l'inconnu.

Je me sens étrangement vivante, comme si la tumeur à l'origine de ma mort avait servi d'écran protecteur d'une infime zone de mon cerveau me laissant, pour combien de temps encore, un semblant de conscience.

Dans le noir total, je me sens à l'étroit. Comme dans une boîte. Instinctivement, je cherche à en toucher les parois. Elles me paraissent souples et cannelées.
Non ? C'est incroyable. Je suis dans un carton.

Heureusement que la terramation est interdite dans ce pays, sinon mon écolo de fille me transformait en compost.

Chêne, Sapin ou Carton ? Hêtre ou ne pas hêtre ?

Il est vrai que pour une incinération, cela ne sert à rien de prévoir un cercueil en bois noble.
Après tout, restons positive. Cela prendra moins de temps car il faut maintenant en finir.
J'ai hâte de retrouver Théophile.

Je parviens par les forces de l'esprit à noircir les pages de mon journal intime.

Mon Cher Journal,

Je les entends tous autour de moi. Je reconnais les voix. Ma famille, mes vieilles copines, quelques voisins. Ça papote à voix basse dans le respect du lieu.

En fond sonore, on diffuse la programmation musicale choisie par ma fille.

Des airs des *Seventies* en souvenir de ma période baba-cool.

Tout à coup, dans la grande salle du crématorium, la voix de Johnny hurle « Allumer le feu ».

Encore une blague de mon crétin de gendre !

J'aurais dû leur dire que je voulais écouter une dernière fois : « Voilà, c'est fini » de Jean-Louis Aubert.

Soudain, je perçois une fébrile agitation.

L'entreprise de pompes funèbres semble avoir oublié de livrer les pétales de roses commandées qui devaient être déposées sur mon cercueil lors d'un dernier moment de recueillement.

Comme alternative, le Maître de cérémonie propose quelques gros feutres de couleur pour que chacun puisse écrire un dernier message sur ma boîte. Curieuse pratique, mais j'ai toujours aimé emporter un peu de lecture lors de mes voyages.

Ma petite fille a gentiment écrit : Mamie, on se retrouvera quand je serai très très très vieille.

Mon gendre s'est contenté d'un laconique : R.I.P

Ah non, il a écrit : RIP RIP RIP ... Hourra !

C'est malin ! Il dit avoir hésité avec : 30 minutes à feu doux.

Cela ne me chagrine pas de le quitter, celui-là.

Il a surtout oublié d'écrire que je suis une « dure à cuire ».

Je sens mes lèvres dessiner un ultime rictus.

Cela aurait été sympa de mourir de rire. Mais, *mourir de sourire* suffira.

Mon incinération est prévue dans quelques minutes. Je bouge. Enfin, pas moi, ... plutôt ma boîte.

Je sens qu'un tapis roulant m'emporte. La sensation est bizarre. Je distingue le bruit de l'ouverture d'une porte métallique. Une douce chaleur me réchauffe les pieds. C'est agréable. J'ai toujours été frileuse des pieds.

Enfin, c'était bien au début, parce que, maintenant, ça chauffe vraiment. Vraiment trop !

Je profite de mes dernières secondes pour murmurer mes derniers mots sur cette dernière page.

Mon cher Journal, et toi qui le lis aujourd'hui, le récit de ma vie s'achève, ici.

Une fois encore, je me suis mise à nu avec, je l'espère, humour et élégance.

Finalement, une confession est toujours un déshabillé de... soi.

(1) Louise de Vilmorin

(2) Bashung

(3) Gordon Zola (Erick Mogis)